AUGUSTE LACAUSSADE 1815–1897

Le poète et la vie — V

O fronts ceints de lauriers et de mélancolie,
Par l'audace des sots poussés à la folie,
Ces lauriers douloureux, de tant de pleurs mouillés,
Par d'obscurs mécréants les verriez-vous souillés ?...
Oui ! vivre, c'est souffrir. Brisé par la tempête,
Contre la vague en vain se débat le poète.
Inégale est la lutte ! inutile est l'effort !
Autour de lui descend la nuit lourde du sort.
Sur sa poupe, où chantait une jeune Espérance,
Planent de noirs oiseaux, la Haine et la Souffrance.
Battu des flots, poussé par le courant fatal,
Quel port voit-il surgir dans l'ombre ? — L'hôpital.
Il y roule épuisé de lutte et de vieillesse.
Dans ce dernier abri qu'un monde amer lui laisse,
Saignant, le cœur tordu, jusque dans l'âme atteint,
Sur lui-même affaissé, d'heure en heure il s'éteint,
Impassible à la haine à ses flancs incrustée,
Mort au ressentiment de sa force insultée !

Succombant à la tâche, en des champs calcinés,
Et servant de pâture aux dogues acharnés,
Ainsi le fier coursier, mort de faim et de peines,
Gît insensible aux dents de tous ces « fils de chiennes » !
La mort, soit ! mais subir leurs dents et leurs abois !
Saurais-tu donc « mourir sans vider ton carquois »,
Poète ! O Pythien, sur l'engeance aux poils rêches
Fais jaillir et bondir et retentir tes flèches !
Purge l'air ! montre enfin au fétide agresseur
Quelle force repose au fond de ta douceur !
Lève-toi, justicier ! et prouve à qui te blesse
Que la bonté chez toi n'est point de la faiblesse !
Fais sentir aux frelons que l'abeille a son dard !
Frappe ! Pour être juste il n'est jamais trop tard !

Il fut un âge, hélas ! où, d'accords altérées,
Tes lèvres ignoraient les rimes acérées ;
Où loin du Mal, les yeux sur tes astres secrets,
Tu n'en soupçonnais rien en tes dédains distraits ;
Mais son souffle a troublé les hautes solitudes,
Mais le temps est passé des molles quiétudes,
Mais le rêve a fait place à la réalité,
Mais ton œil s'est ouvert à l'âpre vérité,
Mais en face du sot, du lâche aux airs superbes,
De ta lèvre a jailli l'hymne aux mètres acerbes ;
Mais l'âge et la pensée, en mûrissant tes chants,
S'ils t'ont fait humble aux bons, t'ont fait rude aux méchants ;
Mais ton cœur, ô poète ! ô nature irascible !
Dieu ne l'a point pétri d'une argile impassible.
Les triomphes du Mal révoltent tes esprits !
Dans ton âme inflammable aux véhéments mépris
L'horreur du Mal, l'horreur de son œuvre abhorrée
Sait allumer du Bien la colère sacrée.

Adieu donc, solitude aux bois infréquentés,
Calme des jours, bonheurs, hélas ! trop peu goûtés ;
Rêves et cordes d'or de la lyre première,
Déserts peuplés d'oiseaux, de brises, de lumière !
Adieu, forêt ! lac vierge où l'âme en son vol pur
Cueillait les bleus lotus et les songes d'azur !
Adieu, printemps du cœur, aube aux clartés vermeilles,
Frais matins de la Muse aux sonores abeilles !
Adieu, miel de l'Hymette ! adieu, placidité !...
Et toi, fermente en nous, miel de virilité,
Généreuse liqueur dont l'abeille biblique
Emplissait du lion la gueule symbolique !
Dans le cœur du poète en proie aux coups du sort,
Coule, ô mâle ambroisie ! ô breuvage du fort !